

La Condition humaine selon Malraux

Jean-Claude LARRAT*

Malraux doit en partie sa célébrité au roman intitulé *La Condition humaine* (Goncourt 1933), mais les définitions de cette notion, dans son œuvre, sont relativement rares. Nous retiendrons celle qui figure dans le roman (p 228 de l'édition "Folio" Gallimard). Il s'agit d'ailleurs plutôt d'un éclairage que d'une définition à proprement parler : *"Il (Gisors, père du révolutionnaire communiste Kyo) a l'une des idées de Kyo : tout ce pour quoi les hommes acceptent de se faire tuer, au-delà de l'intérêt, tend plus ou moins confusément à justifier cette condition en la fondant en dignité : christianisme pour l'esclavage, nation pour le citoyen, communisme pour l'ouvrier"*.

On sait que les philosophes, notamment les philosophes existentialistes du milieu du XX^e siècle (Sartre, Gabriel Marcel...), opposent la notion de "condition humaine" à celle de "nature humaine". Pour Malraux, qui en fera de nouveau l'observation lors de la guerre d'Espagne, l'homme montre qu'il n'est pas tout entier déterminé par une nature (notamment envisagée comme un ensemble de contraintes biologiques) en *"acceptant de se faire tuer"*. La Nature, en effet, *a priori*, n'intègre pas dans son ordre la mort volontaire. Elle n'admet que la mort nécessaire à la marche, au fonctionnement de son ordre, l'ordre de la Nature.

Si Malraux ajoute *"au-delà de l'intérêt"*, c'est parce que la poursuite (individuelle ou collective) de nos intérêts n'est, selon lui, que le prolongement de ce que nous demande l'ordre de la Nature. Sans doute, ce que nous entendons par "notre intérêt" ne se confond-il pas toujours avec ce que la Nature nous demanderait, c'est-à-dire l'entretien de notre santé par l'hygiène, problème médical par excellence. Nous pouvons nous tromper (nous égarer) sur notre intérêt véritable, naturel. Il reste que nous définirions "notre intérêt" comme ce qui nous attache à la préservation ou au développement de notre être (ce que nous demande aussi la Nature), même si ce n'est plus, *stricto sensu*, notre être naturel (notre corps supposé objectif) mais tout ce dans quoi nous nous identifions ou reconnaissons, fût-ce fantasmatiquement.

Ainsi, accepter de se faire tuer (voir les exemples envisagés par Malraux), c'est montrer que l'on est capable de refuser un ordre établi, c'est-à-dire un ordre politique, social, religieux..., qui se donne pour aussi nécessaire et contraignant que l'ordre de la Nature lui-même, par exemple en prétendant nous donner une identité

* Professeur de littérature française à l'université de Caen.

fixe. C'est aussi montrer que l'on n'est pas dupe de l'image rassurante, "intégrée", légitimée, de la mort que proposent, en général, les ordres de ce genre. Car c'est peut-être la principale force de ces ordres sociaux, politiques ou religieux, que de présenter comme nécessaire (on meurt parce qu'il faut laisser la place aux autres générations, ou parce qu'il faut préserver la pérennité, ou l'autorité de la communauté à laquelle on appartient, etc.) une mort qui, dans la réalité, est toujours crainte et ressentie comme injustifiable, scandaleuse. En s'affirmant maître de sa mort, l'homme montre qu'il n'est pas déterminé par la Nature et qu'il entend ne pas l'être non plus par ce qui prend modèle sur elle. Il n'y a pas de "nature humaine", mais seulement une "condition humaine".

On a récemment voulu montrer (voir le livre de Jean-François Lyotard : *Signé Malraux*) que cette position de Malraux n'était pas purement philosophique. Il y aurait chez lui une répulsion à l'égard de toute vie naturelle remontant à sa petite enfance et à l'image d'une mère souffrante, traumatisée par la mort d'un nouveau-né. Selon Jean-François Lyotard, la nature serait dès lors apparue à Malraux comme le lieu d'une vie contrainte de mourir et de renaître indéfiniment, dans un cycle perpétuel. Se laisser emporter par ce mouvement naturel de la vie, marqué par l'image de la mère, puisque les mères sont les agents inlassables de cette "redite" (c'est le terme de Lyotard), de cette interminable succession de morts et de renaissances, aurait été dès lors considéré par Malraux comme une insupportable humiliation, contre laquelle il lui a fallu dresser une sorte de virilité, provoquant ou défiant la mort au lieu de la subir par soumission à la nature, à l'ordre maternel.

Malgré toutes les réserves qu'on peut avoir à l'égard des explications "psychanalytiques" de ce genre, notamment pour ce qui concerne l'existence du trauma originel, toujours invérifiable, il faut reconnaître que l'hypothèse de Lyotard n'est pas dénuée d'intérêt. Il est certain, en effet, que l'on retrouve dans les romans de Malraux le thème d'une angoisse provoquée par le spectacle d'une vie naturelle grouillante, pourrissante ou en fermentation, c'est-à-dire en proie au cycle de la mort et des régénérations, comme dans la jungle de *La Voie royale*, par exemple. Il est aussi certain – et cela est plus intéressant pour notre propos – que Malraux n'a cessé de considérer la soumission à un ordre naturel, quel qu'il soit (celui de la sexualité, par exemple), comme le principe même de toute humiliation, et c'est bien l'humiliation, comme on l'a vu dans notre citation initiale, qu'il place à l'origine du refus des ordres établis, puisqu'il s'agit de "fonder" une condition – humiliante – "en dignité".

Le plus intéressant dans ce que dit ici le personnage de Gisors c'est, comme on l'aura remarqué, qu'il ne s'agit pas exactement de s'affranchir d'une condition humiliante, mais seulement de la "fonder en dignité". Il ne s'agit donc pas de refuser la condition d'esclave, ou de citoyen, ou d'ouvrier, par une révolte où l'on risque sa vie ou par tout autre moyen (Gisors, un peu plus loin dans le même passage, évoque les drogues qui accompagnent inéluctablement toute civilisation, tout "ordre du monde"). Il s'agit, en fait, de faire prévaloir un nouvel ordre fondé sur des valeurs humaines découvertes lors de l'expérience collective d'humiliation vécue sous

l'ordre précédent : la condition d'esclave, la condition d'ouvrier, la condition de "citoyen" (pour cette dernière, Malraux pense, en fait, aux nationalités – dans l'Europe du XIX^e siècle – ou aux communautés culturelles menacées de destruction et prenant ainsi conscience d'elles-mêmes) crée des solidarités, ou plutôt des fraternités entre tous les individus de même condition. Dans ces fraternités apparaît une nouvelle forme d'humanité, une nouvelle figure de l'Homme, qui aspire à la reconnaissance, à la dignité. On pourrait dire que l'expérience humaine vécue au sein de ces fraternités d'opprimés et d'humiliés repose sur la découverte de valeurs ressenties comme universelles, bien que non encore reconnues. Il s'agira donc de faire reconnaître ces valeurs comme appartenant à l'humanité universelle ; ce sera les fonder en dignité. Les trois exemples donnés par Gisors sont des exemples de doctrines (d'idéologies ? de foi ?) universalistes : christianisme, nationalisme, communisme se sont présentés comme des ensembles de valeurs devant être partagées par l'humanité entière.

Les conséquences néfastes de cette vision de l'histoire sont bien connues. Camus, parmi les premiers, les a exposées dans *L'Homme révolté* : le nouvel ordre établi par les anciens humiliés (auxquels leur foi universaliste a donné la force nécessaire pour renverser l'ordre ancien) ne tarde pas à être ressenti à son tour comme une oppression humiliante pour d'autres, précisément dans la mesure où il se conçoit comme universel (ou devant être universalisé), c'est-à-dire, tout simplement, humain. Ainsi naissent les totalitarismes.

On voit bien cependant, d'après ce que nous avons dit plus haut sur le refus de la Nature et des ordres "naturels", que ce qui intéresse Malraux, c'est le moment où surgit la revendication d'universalité, l'exigence de dignité, au nom d'une souffrance fraternellement partagée, le moment où cette souffrance collective se perçoit comme fondatrice possible de valeurs universelles. C'est en effet à ce moment-là que l'humanité se perçoit comme créatrice d'elle-même ; c'est le moment où elle prend en mains son destin. Malraux en tire des conséquences de deux ordres. Nous allons les examiner maintenant.

Cette proposition d'humanité nouvelle qui se manifeste dans la quête de dignité, Malraux la retrouve dans les grandes œuvres d'art, qui, à ses yeux, sont, à toutes les époques, le moyen par lequel les hommes affirment leur liberté par rapport à l'ordre de la Nature.

Malraux est pénétré de cette idée (qu'on trouve par ailleurs chez des anthropologues ou des philosophes, comme Walter Benjamin) que la plupart des civilisations qui ont précédé la nôtre ont ignoré la notion d'art au sens d'activité productrice d'objets destinés à plaire par leur beauté. Leurs œuvres d'art, ou plutôt ce que nous appelons ainsi par anachronisme, sont en fait des objets sacrés destinés à revendiquer une solidarité humaine face aux dieux et aux puissances de la Nature, ou à appeler les dieux aux côtés des hommes face au chaos angoissant d'une nature, d'un cosmos inconnaissable. Une vierge romane, une idole aztèque, dit Malraux, n'ont évidemment pas été sculptées pour séduire par une quelconque harmonie ou l'agrément de

leurs contours, mais pour donner corps et forme à l'humanité telle qu'elle se concevait face aux dieux auxquels elle croyait. Ces œuvres sont la façon dont l'humanité s'affirme en tant que telle, en tant que non naturelle, dans le rapport particulier qu'elle entretient avec ses divinités.

Pour Malraux, l'art, sous ses formes les plus hautes, gardera toujours quelque chose de cette revendication d'une identité humaine face à l'inhumain. Les grandes œuvres ne sont jamais, dira-t-il, celles qui cherchent à séduire en flattant tels ou tels fantasmes, ce sont toujours des œuvres qui sont portées par une proposition d'humanité nouvelle, de nouvelle universalité humaine. Dans son principal essai sur l'art, *Les Voix du silence*, Malraux en donne un exemple inattendu, celui de la peinture hollandaise du XVII^e siècle, le Siècle d'or. Ce n'est pas un hasard, pour lui, si cette peinture est contemporaine de la lutte des bourgeois hollandais, les "Gueux de Mer", pour leur indépendance :

*[...] ceux pour qui peignirent Hals, Rembrandt, Ruysdaël, Ter Borch, Vermeer et tant de petits maîtres, avaient été les Gueux de Mer, conquis leur indépendance sur Philippe II ou allaient la défendre contre Louis XIV : adversaires victorieux des deux plus puissants rois d'Europe, ils étaient des bourgeois comme les Têtes Rondes, non comme Joseph Prudhomme. "Ils ne se font pas difficulté de s'offrir à la mort pour la liberté..." (Malraux cite ici Taine). (*Les Voix du silence*, Gallimard, 1951, p 466).*

On a ici l'exemple d'une communauté humaine qui réunit deux caractéristiques éminemment significatives aux yeux de Malraux :

- 1 – ses membres sont prêts à mourir pour "la liberté", c'est-à-dire la forme d'humanité qu'elle revendique contre ceux qui la lui refusent ;
- 2 – elle fait naître un grand art, illustré par quelques-uns des plus grands peintres que le monde ait jamais connus. L'art, ici, n'est plus, à proprement parler, sacré, mais il est comme la signature de cette communauté culturelle que constituent les "Gueux de Mer", il fonde en dignité la condition humaine qui leur est propre. Que la Hollande soit porteuse d'un idéal humain universaliste, Malraux en voit d'ailleurs une autre preuve dans l'héroïsme de sa résistance au nazisme, pendant la deuxième guerre mondiale. Ces deux caractéristiques sont, pour Malraux, ce qui définit une civilisation, en d'autres termes, une condition humaine fondée en dignité.

Il ne faut toutefois pas se dissimuler les difficultés de la thèse de Malraux. C'est dans la confrontation à un ennemi que se constituent les solidarités et fraternités dont il parle. Cet ennemi peut être, certes, constitué par tout ce qui, dans l'univers, nie, écrase ou ignore l'humanité des hommes : le chaos, ou le diable (auquel Malraux semble croire plus qu'à Dieu). Mais ce peut être aussi une autre civilisation, qui croit à l'universalité de droit de son idéal humain et cherche à l'imposer, ou à le défendre contre d'autres civilisations. On voit bien, avec l'exemple de l'indépendance hollandaise, que ce sont justement les moments épiques où une civilisation gagne sa dignité

par la lutte, la guerre, qui retiennent l'attention de Malraux. On se tromperait certes lourdement, comme nous nous proposons de le montrer, si l'on faisait de Malraux un théoricien ou un prophète du "choc des civilisations", mais il faut cependant reconnaître qu'il a été très conscient de la force que pouvaient prendre les revendications identitaires, et l'on pourrait même dire qu'il y a vu parfois (chaque fois qu'elles ont su se concilier un grand art) une des formes de la grandeur humaine.

Que l'identité culturelle soit au cœur des réflexions de Malraux s'explique aussi par le fait que sa génération a été l'une des premières à pouvoir apprécier avec quelque recul (sinon toujours avec objectivité) les effets de la vague de colonisation de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Ce sont bien, en effet, des "conditions humaines" multiples et très différentes les unes des autres que révèle à l'opinion publique occidentale le contact avec les civilisations de la Chine, du Viêt Nam (Malraux étudiera de près les civilisations moïses des hauts plateaux), de l'Océanie, du Japon, de l'Afrique, etc. Les Européens sont, en principe du moins, portés par un idéal humaniste universel, qu'il s'agisse de la civilisation des Droits de l'Homme (l'idéal démocratique des Lumières) ou de l'universalisme chrétien. Mais ils ne tardent pas à être gagnés par l'angoisse devant l'uniformisation de la planète, l'aplanissement et la neutralisation des identités culturelles que produit la colonisation. En fait, c'est même souvent l'uniformisation (par la force, les lois économiques, le jeu des intérêts, etc.) qui l'emporte sans que l'universalisation réussisse pour autant. Parmi les écrivains qui s'effraieront de cette uniformisation on peut citer Segalen et sa théorie de l'exotisme (utilisant l'exemple de Gauguin).

Malraux fut incontestablement de ceux qui comprirent très tôt la nécessité de sauvegarder ce qu'on appelle maintenant la "diversité culturelle", c'est-à-dire les façons diverses de "*fonder en dignité*" la condition humaine. Pas seulement parce que, comme on l'entend souvent, c'est "une richesse" (comme si la "richesse", métaphore de l'intérêt, se suffisait à elle-même), mais parce qu'il importait, à ses yeux, de pouvoir se dire qu'on peut sortir d'une civilisation, c'est-à-dire ne plus la considérer comme un ordre aussi nécessaire et contraignant qu'une nature. Pour cela, il faut déjà, bien sûr, qu'il y ait d'autres civilisations, offrant une alternative. Pouvoir espérer échapper à sa civilisation lorsque celle-ci pèse sur vous comme un destin, c'est une liberté essentielle dont la diversité culturelle est le garant. Aucun ordre humain ne doit pouvoir s'imposer aux hommes avec la force d'une nature ; la pluralité des identités culturelles est tout simplement un rempart contre ce qui serait un retour à la barbarie. D'où l'intérêt manifesté par Malraux pour tous les "aventuriers" qui ont pu, au cours de l'histoire, donner l'impression qu'ils voulaient changer de civilisation, c'est-à-dire d'identité : il a voulu consacrer un très volumineux ouvrage à Lawrence d'Arabie pour cette raison, et c'est également ce qui le fit s'intéresser à Mayrena, héros de son roman inachevé *Le Règne du Malin*.

C'est aussi ce qui explique la place prise par le musée dans la réflexion de Malraux. Le musée, en effet, respecte, en apparence, les identités culturelles puisqu'il préserve leurs œuvres "d'art", mais en même temps, c'est un lieu neutre où les œuvres perdent

tout le sens que pouvait leur donner le contexte dans lequel elles ont été créées. Elles sont, dans le musée comme en attente d'un sens nouveau après qu'elles ont perdu leur sens originel. L'espoir que Malraux fait alors valoir est celui de la métamorphose : ces œuvres peuvent être appelées à une nouvelle vie, à un nouveau sens dans une autre civilisation. Si les œuvres peuvent revivre (ou vivre d'une autre vie), les individus aussi, sans doute.

Encore faut-il qu'il reste des civilisations dignes de ce nom aujourd'hui, ce qui n'est pas certain. Nous, Occidentaux, avons inventé le musée parce que nous nous proclamons héritiers de toutes les civilisations du monde, mais avons-nous encore nous-mêmes une civilisation qui nous soit propre ? C'est peut-être précisément parce que nous n'en avons plus que nous avons pu créer le musée, ce lieu neutre où les œuvres ne vivent plus. Nous sommes la première civilisation, dit Malraux, qui a conquis le monde entier mais qui n'a su construire ni temples, ni tombeaux, en d'autres termes, qui n'a pas su se donner une identité. Cette perte du sens collectif du sacré pourrait bien être la perte de ce qui aurait pu "*fonder en dignité*" notre condition humaine particulière. D'où le fameux espoir formulé par Malraux d'un "*événement spirituel*" imprévisible qui viendrait nous rendre ce sens du sacré et le désir d'une identité...